

NOTE\$ BIBLIQUES & PRÉDICATIONS

Samedi 8 avril 2023

Samedi Saint

Corinne Bitaud

Texte :

Mt 27, 55-66

Notes bibliques

Indications générales

Le personnage de Marie de Magdala est tout particulièrement présent dans les Évangiles au moment de la Passion et de la résurrection. Elle fait partie des quelques femmes qui sont les premières à voir le Christ au matin de Pâques (sauf chez Luc, pour qui les premiers témoins sont les pèlerins d'Emmaüs et/ou Simon), et selon le double témoignage de Marc et de Jean elle est même la seule à le voir lors de sa première apparition. Les quatre Évangiles s'accordent sur le fait que, seule ou avec d'autres, elle a été la première à annoncer aux autres disciples la résurrection du Christ.

A la fin du XIXe siècle a été découvert un « Évangile de Marie » écrit en copte, puis au cours du XXe des équivalents grecs plus anciens, qui permettent de dater la rédaction originelle au IIe siècle. Ce texte qui met en avant la figure de Marie de Magdala est de sensibilité gnostique marquée, ce qui peut expliquer son caractère apocryphe. Néanmoins il se fait également l'écho d'un débat au sein des premières communautés chrétiennes sur la possibilité d'une autorité spirituelle des femmes, représenté par un dialogue tendu entre Marie-Madeleine et Pierre, débat dont on connaît l'issue. 18 siècles plus tard, le successeur de Pierre déclarera néanmoins en 2016 Marie-Madeleine « apôtre des apôtres ».

De manière générale, Matthieu met en scène les proches de Jésus en tant que modèles des disciples à venir plus que comme individus historiques. Si la question de la place de la parole des femmes dans l'Église est évidemment tentante à mettre en avant au travers de ce personnage, et s'il est nécessaire de porter un regard lucide sur les présupposés que véhiculent de ce point de vue nos textes de référence, on pourra également considérer que Marie de Magdala est l'archétype des personnes que nous invisibilisons pour différentes raisons, dans l'Église comme ailleurs, qu'il s'agisse de femmes ou d'hommes. A partir d'elle, nous pouvons réfléchir à la façon de leur redonner toute leur

notes
bibliques
&
prédications

place.

Au fil du texte

La traduction retenue ici est celle de la TOB 1988.

V55 : La présence de femmes dans le groupe qui suit Jésus est un fait exceptionnel dans le monde palestinien du I^{er} siècle. Elles « suivaient » Jésus, on peut donc considérer qu'elles font partie du groupe des disciples (cf Mt 4, 19 : venez à ma suite) même si on pense facilement plus aux disciples hommes qu'aux disciples femmes quand on utilise ce mot. Elles « servaient » Jésus (du grec *diakoneô*) ce sont donc les premières diaconesses ! Il est probable qu'elles puissent être au Golgotha, bien que maintenues à distance par les soldats, parce qu'elles sont moins suspectes que les disciples hommes aux yeux de la police juive ou romaine. Quoi qu'il en soit, elles n'ont pas fui la confrontation avec l'injustice ultime, la souffrance et la mort.

V56 : Marie de Magdala, contrairement à une image tenace, n'est pas explicitement désignée par les Évangiles comme une « pécheresse ». Luc nous apprend seulement que Jésus avait chassé d'elle des démons (Lc 8, 2). Marie la mère de Jacques et Joseph semble bien, d'après Mt 13, 55, être la mère de Jésus. On pourrait lire le refus de Matthieu de la désigner directement comme telle comme une difficulté à décrire explicitement une mère en train d'assister au supplice de son fils. La mère des fils de Zébédée : la circonvolution est particulièrement frappante. Certes Jacques et André sont souvent cités comme « les fils de Zébédée » et sont donc bien connus sous cette appellation, mais on peut souligner que cette façon de parler renforce l'idée que cette femme ne peut avoir une identité qu'en tant qu'épouse et mère. Cela crée un contraste avec Marie de Magdala, qui n'est pas désignée par son statut familial, mais par son origine géographique. Le nombre de femmes présentes n'est pas précisé, on sait seulement que les trois citées ici ne sont pas les seules. Marc évoque également Salomé (Mc 15, 40), et Jean cite une autre Marie, femme de Clopas, ainsi qu'une sœur de Marie mère de Jésus - Jean assume le mot (Jn 19, 25).

V57 : Joseph était devenu disciple de Jésus, mais on peut aussi traduire très littéralement qu'il s'était fait instruire de l'enseignement de Jésus. On n'est donc pas tout à fait certain qu'il l'a rencontré lui-même de son vivant, il a peut-être seulement été au bénéfice du témoignage d'autres personnes, comme nous. Selon les légendes médiévales, c'est lui qui aurait recueilli le sang du Christ dans le saint Calice (le saint Graal du cycle arthurien). Arimathée ou Arimathie est la ville dont il est soit originaire, soit en provenance (les deux sens sont possibles). Cet homme est assez riche pour posséder un tombeau à Jérusalem, où il ne réside peut-être pas. Son prénom permet à tout le moins d'évoquer la figure du père absent, Joseph de Nazareth.

V58 : Normalement les corps des criminels sont jetés à la fosse commune. Par ailleurs Dt 21, 22-23 prescrit de ne pas laisser un condamné mort passer la nuit pendu à l'arbre ou au bois (c'est le même mot) et de l'enterrer le jour-même de sa mort. Joseph ne manque pas de courage pour réclamer le corps à Pilate (ce que précise explicitement le parallèle de Mc 15, 43), ce que les Douze ne font pas, par exemple.

V60 : Antoine Nouis souligne que le courage dont a fait preuve Joseph peut être mis en relation avec le fait qu'il ait déjà préparé son propre tombeau : il fait face à sa mort, ce qui fait partie des choses courageuses pour les écoles de sagesse. L'Évangile de Jean précise que ce tombeau était proche du lieu de la crucifixion (Jn 19, 42).

V61 : Joseph (et assez probablement des hommes qui l'ont aidé à porter le corps de Jésus, mais qui ne sont pas cité) et la plupart des femmes (avant ou après l'inhumation ?) s'en sont allés. Seules demeurent les deux Marie, assises en face du sépulcre. Jésus est mort, et

Matthieu dit désormais « l'autre Marie » (voir aussi Mt 28, 1) pour désigner la mère de Jacques et de Joseph, et de Jésus. Ce changement renforce l'hypothèse du verset 56 : tout se passe comme si l'évangéliste cherchait à évacuer par cette formule l'idée que cette femme faisait face à la tombe de son fils, parce que cela est impossible à dire, cela est indicible. En français il y a un mot pour parler d'un enfant qui a perdu ses parents, c'est un orphelin ; mais il n'y en a pas pour parler des parents qui ont perdu un enfant. Notre langue, comme ici celle de Matthieu, se refuse à le conceptualiser.

Joseph d'Arimathée, le seul ami qui ait eu le courage de venir jusque-là, est parti. Pour lui il n'y a plus rien d'autre à faire. Les deux Marie restent néanmoins, assises. Elles sont au-delà du faire. Qu'est-ce qu'elles espèrent, qu'est-ce qu'elles attendent ? Est-ce qu'elles sont seulement dans une sorte de sidération, comme nous pouvons l'être parfois face à un événement dramatique retransmis en boucle par les media... et que nous n'arrivons pas toujours à rouler la pierre, à poser une fin ? Ou bien se repassent-elles tous les événements antérieurs qu'elles ont vécus, cherchant à y déceler une explication à cette situation tragique, quelque chose qui puisse les aider à se remettre debout ?

V62 : la Préparation est le vendredi, jour de la préparation du sabbat. Le lendemain de la préparation du sabbat est donc le jour du sabbat lui-même. Les Pharisiens, dont on n'avait plus entendu parler depuis Mt 22, font leur réapparition et... transgressent manifestement le sabbat, mais Matthieu ne le dit que de façon indirecte.

V63 : « Imposteur » traduit ici *planos*, littéralement le séducteur, celui qui entraîne les foules dans l'erreur. C'est piquant de la part de ceux qui ont eux-mêmes organisé un procès truqué, mais le procédé est bien connu et encore largement employé jusqu'à nos jours.

Les annonces de la Passion et de la Résurrection (Mt 16, 21 ; 17, 23 ; 20, 19) semblent d'après ce passage déjà bien connues du milieu juif, et donc des disciples. « Ressusciter » traduit ici le verbe *egeirô*, littéralement « je suis relevé ». Pour mémoire, contrairement aux Sadducéens les Pharisiens croient à la résurrection.

V64 : Le « peuple », *laos*, désigne le peuple d'Israël par opposition aux païens (Mt 15, 8). Imposture : avec la même racine qu'imposteur au verset précédent.

V65 : La traduction Bayard 2001 propose : « Vous avez des soldats ? rétorqua Pilate. Sortez. Faites monter la garde comme vous l'entendez ». On sent ici que Pilate sait parfaitement à quoi s'en tenir sur l'hypocrisie de la posture des responsables religieux. La garde des grands-prêtres dont il s'agit est celle qui a arrêté Jésus (Mt 26, 47).

V66. Le passage des versets 62 à 66 est propre à Matthieu ; il reflète une polémique précoce entre chrétiens et Juifs. Pour les suites données à l'affaire des gardes devant le tombeau, voir Mt 28, 11-15.

Une prédication possible – Conte biblique

Je m'appelle Marie. C'est un prénom courant, chez nous, en Israël. Parmi les femmes que j'ai rencontrées en suivant mon rabbi, il y en a plusieurs autres : Marie la sœur de Marthe et de Lazare, Marie la femme de Clopas, Marie la mère de mon rabbi, et aussi de Jacques, Joseph, Simon et Jude. Pas facile de nous distinguer les unes des autres... Moi je ne suis ni sœur, ni femme, ni mère. Alors on m'appelle Marie de Magdala, parce que c'est là que Jésus m'a rencontrée. A cette époque-là j'allais tellement mal que les gens disaient que des démons

habitaient dans ma tête. Même ma famille m'avait abandonnée. Une fille folle, vous pensez ! On ne peut rien en faire, et surtout on ne peut pas la marier... Les gens m'appelaient la folle de Magdala, ils riaient en me voyant, alors moi je hurlais pour leur faire peur. Et ça marchait. Mais un jour j'ai croisé le chemin de Jésus. Il m'a regardée avec un regard tellement différent. Il m'a appelée par mon nom ; et puis il m'a guérie. Il m'a délivrée de toutes ces souffrances. Alors comme de toute façon je n'avais plus personne j'ai décidé de le suivre, comme ces hommes qu'il avait appelés un matin au bord de la Mer de Galilée. Ça ne se fait pas, une femme qui marche et qui vit avec un groupe d'hommes ! On m'a accusée d'être une Marie-couche-toi-là... Mais je n'étais plus à ça près, ma réputation je m'en fichais. Les gens sont souvent méchants, quand ils ne comprennent pas ; mais ce que je vivais là, ça valait bien toutes les mauvaises réputations du monde. Et puis ensuite d'autres femmes sont venues avec nous, au fur et à mesure que notre groupe grossissait. Jésus, tout rabbi qu'il était, ça ne le gênait pas qu'on soit là. Il venait parler avec nous, il répondait à nos questions comme il répondait à celles des hommes, et même, il ne les trouvait pas plus bêtes que les leurs. Et puis de toutes façons tous ces hommes, il fallait bien que quelques femmes s'occupent de leur faire à manger, de leur laver leur linge... Vous croyez qu'ils auraient su faire ça tout seuls ? Alors on les servait. On a été les premières diaconesses, je crois bien, parce qu'en grec vous savez, le service ça se dit *diakonia*.

Ça vous étonne que je sache le grec, n'est-ce pas ? Après tout ce que j'avais vécu auprès de Jésus et avec ses amis, un jour je me suis dit qu'il fallait absolument que je raconte au plus grand nombre de personnes possibles la façon dont je voyais les choses maintenant. Alors j'ai appris le grec – moi, la folle de Magdala – parce que c'est la langue qu'utilisent à mon époque les gens qui voyagent. Et moi, je voulais qu'on sache tout cela jusqu'aux extrémités de la terre. J'ai appris le grec, et j'ai raconté la bonne nouvelle que j'avais reçue de Jésus, cet évangile, comme on dit aussi, en grec justement. Beaucoup d'autres que moi l'ont fait ; Matthieu, par exemple, mais aussi Thomas, Philippe, Jean... Mais mon Évangile à moi, l'Évangile de Marie-Madeleine, les hommes ont dit qu'il n'était pas très ci, ou pas assez ça... Je crois surtout qu'ils étaient un peu fâchés – Pierre, surtout – d'apprendre que Jésus nous avait parlé à nous, les femmes, à moi, Marie la magdalénienne, de choses dont il n'avait pas forcément parlé aussi avec eux, ou pas de la même manière. Bref, ils n'en ont pas voulu. Ils en ont pris plusieurs, pourtant, mais ils ont préféré garder les Évangiles de quatre hommes, allez savoir pourquoi ; ils ont même pris celui de Luc, qui pourtant n'avait pas fait partie de notre groupe. Moi je trouve que cela aurait été bien que les chrétiens puissent entendre cette bonne nouvelle à travers la voix d'une femme. Pas deux, pas quatre bien sûr, mais une ? Après tout, c'est bien moi qui, la première, l'ai vu ressuscité, mon Seigneur... Mais bon, on avait l'habitude, nous les femmes, de ne pas être très écoutées. Alors au lieu de parler, on écoutait. On pensait. Et on se souvenait.

(court silence)

Je me souviens. Ces jours-là, on était montés à Jérusalem pour la fête de la Pâque, comme tous les ans. On était tous tendus, parce qu'on sentait la colère de nos chefs religieux contre notre rabbi. Certains d'entre nous avaient dit entre eux qu'il risquait de se faire tuer. D'autres n'y croyaient pas, parce que nous avions tous compris qu'il était le Messie de Dieu. Et le Messie, l'oint du Seigneur tout puissant, il était là pour inaugurer le Royaume de Dieu, le Royaume qui n'a pas de fin, n'est-ce pas ? Moi en tous cas je ne voulais pas croire qu'il puisse se faire tuer. Si Jésus avait réussi à me libérer de mes démons, s'il pouvait faire tous ces signes, faire voir des aveugles, guérir des lépreux, remettre en marche des paralytiques, c'est que Dieu était vraiment avec lui. Et Dieu ne le laisserait pas tomber. J'en étais certaine.

Alors ce repas de la Pâque nous l'avons préparé, nous les femmes. Les hommes l'ont pris. Et puis ils sont sortis, et voilà que les soldats de la garde des grands prêtres sont venus et qu'ils ont arrêté Jésus. Après, tout est allé très vite. Ils l'ont condamné à mort, la mort sur la croix, comme un assassin ; lui qui m'avait rendu la vie.

Les soldats l'ont traîné jusqu'au lieu des exécutions, l'horrible mont Golgotha, et les hommes de notre groupe n'ont pas osé le suivre. Il faut dire qu'ils risquaient d'être reconnus, et arrêtés eux aussi. Je ne leur jette pas la pierre. Mais nous les femmes, personne ne s'intéresse à nous, alors on en a profité. On l'a suivi sur son dernier chemin, et on était là. C'était comme une évidence : on l'avait suivi pendant tous ces mois, on avait arpентé la Galilée avec lui, on avait cuisiné pour lui, on avait veillé autant qu'on le pouvait à son confort sur ces routes. On avait été émerveillées par la limpideur de sa vie, par l'amour qu'il portait aux personnes qu'il rencontrait, y compris les réprouvés, les infirmes, les enfants, y compris nous les femmes ; y compris moi, la sans-famille, la moins-que-rien. On n'aurait pas pu l'abandonner. Et puis aussi, il y avait sa mère, Marie ; elle qui pouvait à peine se soutenir elle a voulu marcher près de lui jusqu'au dernier instant. Et nous on n'a pas voulu la laisser seule non plus dans ce moment terrible. Alors on était là, nous les femmes, les servantes, les invisibles. Tenez, saviez-vous que la tante de Jésus était là aussi avec nous, au Golgotha ? Il n'y a que Jean et Philippe qui s'en soient souvenus. Personne n'a retenu son nom, ensuite, mais elle était là elle aussi.

Nous étions toutes tenues à distance par les soldats, mais finalement c'était mieux comme ça ; qu'au moins on ne voie pas ses plaies. Qu'on n'entende pas les quolibets des passants. Notre rabbi, le Messie de Dieu, cloué sur cette croix. On ne pouvait pas y croire. Tout s'effondrait.

Est-ce qu'on espérait qu'un miracle allait se passer, que tout cela n'était qu'un cauchemar et qu'on allait se réveiller ? Sans doute. A vrai dire, on aurait espéré n'importe quoi. Et puis il est mort. On ne pouvait plus penser tellement nos cœurs étaient transpercés. On a dit la prière des morts, le qaddish des endeuillés, puisqu'il n'y avait aucun homme pour le dire. Ça nous a fait un peu de bien. Et puis les autres femmes sont parties progressivement, rejoindre les hommes de notre groupe, pour préparer le repas de shabbat. Bien sûr personne n'avait le cœur à manger, mais la loi, les rites... ça les a occupés. Marie de Nazareth et moi, on est restées là, les dernières. On ne pouvait pas partir ! On n'arrivait pas à réaliser que voilà, c'était fini. Que Dieu n'avait pas répondu à nos prières. Qu'Il l'avait laissé mourir sur ce bois. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi l'as-tu abandonné ? Ce Psaume de nos ancêtres, nous l'avons dit tout bas, elle et moi. Personne ne nous a entendues. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonnée ? Pourquoi restes-tu si loin, sans me secourir, sans écouter ma plainte ? Mon Dieu le jour je t'appelle au secours mais tu ne me réponds pas, et la nuit encore mais sans recevoir d'apaisement. Pourtant tu siègeas sur ton trône, toi le Dieu saint qu'Israël ne cesse de louer. Nos ancêtres t'ont fait confiance et tu les as mis à l'abri ; ils t'ont appelé au secours et tu les as délivrés ; ils t'ont fait confiance et tu ne les as pas déçus. » Ils t'ont fait confiance et tu ne les as pas déçus. On a répété ça plusieurs fois. Je crois que Marie a dit « Dieu tient toujours ses promesses », mais je n'en suis pas certaine, c'était à peine un murmure.

Le jour allait tomber, le shabbat était sur le point de commencer, quand on a vu arriver un homme. On ne le connaissait pas, on l'a vu parler quelques instants avec les soldats, et tout à coup les soldats ont descendu de la croix le corps de Jésus. On s'est approchées, on a vu cet homme envelopper le corps dans un linceul. On a compris qu'il allait l'emporter, mais pour où ? On s'est précipitées : qui êtes-vous, qu'allez-vous faire ? C'est notre rabbi. C'est mon fils, a dit Marie de Nazareth dans un sanglot. L'homme nous a regardées avec compassion, il a dit : « vite vite, ne le laissons pas là, ce serait contraire à la loi. Venez avec moi nous allons l'ensevelir avant la nuit, j'ai un tombeau neuf pas loin d'ici ». C'était sûrement un homme

important, pour avoir un tombeau à Jérusalem. D'ailleurs il avait des serviteurs qui ont porté le corps. En chemin, nous courrions presque pour arriver avant que la première étoile ne se lève. Il nous a dit qu'il s'appelait Joseph, qu'il arrivait d'Arimathée, qu'il avait beaucoup entendu parler de Jésus et qu'il aurait tellement voulu l'entendre parler lui-même ; mais qu'il avait tardé quelques jours à partir, à cause d'affaires qu'il avait à régler, et qu'il était arrivé trop tard, et qu'il s'en voulait beaucoup. La seule chose qu'il pouvait encore faire, c'était de l'ensevelir dans ce tombeau qu'il avait préparé pour lui-même. C'était certainement un homme sage, puisqu'il avait le courage d'affronter l'idée de sa propre mort au point de faire creuser son tombeau ; c'était certainement un homme pieux, pour l'avoir fait creuser à Jérusalem ; c'était certainement un homme bon, pour finalement le donner comme ça, sans hésiter, pour ensevelir notre rabbi qu'il n'avait pourtant pas connu lui-même. Sur le coup, j'avais la tête ailleurs et je ne m'en suis pas rendu compte, mais ensuite j'y ai réfléchi... Ce que Jésus avait fait jusque-là c'était si nouveau, si fort, si incroyablement puissant, que rien que d'en avoir entendu parler, on pouvait avoir envie de lui donner ce qu'on a de plus précieux. C'est ça qui m'a décidée à l'écrire, mon Évangile.

Et puis on est arrivés au tombeau de Joseph. Une fois encore tout est allé très vite. Ils l'ont déposé à l'intérieur, ils ont roulé la pierre, et puis ils sont partis. Le shabbat commençait, on ne pouvait pas l'embaumer ; il n'y avait plus rien à faire. L'autre Marie et moi on s'est assises en face de la pierre, en face du tombeau. On est restées là, seules, serrées l'une contre l'autre.

Je pensais : qu'est-ce que ma vie va être sans lui, maintenant ? Vous vous êtes déjà demandé ça, vous, ce que serait votre vie sans lui ? Bien sûr, comme moi maintenant vous savez qu'il est ressuscité. Mais imaginez un moment que vous ne le sachiez pas. Imaginez, juste le temps de ce samedi de la semaine de Pâques, que vous soyez assis là, entre Marie de Nazareth et Marie de Magdala, devant ce sépulcre, dans ce silence. La nuit tombe. Prenez le temps de ce silence, de cette absence. Contemplez la pierre avec nous. Sans tombeau plein, le tombeau vide n'a pas de sens. Sans absence, il n'y a pas de retrouvailles. Sans mort, il n'y a pas de résurrection.

Devant cette pierre roulée, ce tombeau fermé, Marie et moi on n'a rien dit. Il y a des moments où il n'y a plus rien à dire.

(silence marqué)

C'est là, assises toutes les deux devant cette pierre énorme, devant ce tombeau où avait été déposé le corps de notre rabbi, que nous nous sommes rappelées que par trois fois, il nous avait dit qu'il devait mourir, et qu'après trois jours il serait relevé des morts. C'est là que nous avons commencé à comprendre. Ce n'était pas une intuition, comme le disent parfois les théologiens (les théologiens hommes). Une intuition, c'est une chose qui vient et dont on est presque sûr sans pouvoir le démontrer. Ce n'était pas ça. Nous avons commencé à comprendre. La compréhension c'est un processus. Au début c'est flou, et puis les pièces du puzzle s'assemblent. Devant le tombeau nous avons compris que Jésus savait que cela allait se passer comme cela, qu'il avait essayé de nous y préparer. Devant le tombeau nous avons commencé à comprendre que ce qui nous semblait impensable parce que dépourvu de sens par rapport à nos espoirs, allait peut-être prendre un sens que nous ne savions pas encore imaginer. Nous n'osions pas comprendre plus que cela, tellement nous avions peur d'être déçus.

Un jour, Matthieu nous a raconté qu'il avait su plus tard que le lendemain matin - en plein shabbat, c'est un comble - les Pharisiens et les grands prêtres sont allés réclamer à Pilate des soldats pour garder le tombeau. Ils ont traité notre rabbi de menteur et de manipulateur, eux qui avaient organisé de faux témoignages contre lui pour le faire condamner, parce qu'ils n'avaient notamment pas supporté qu'il fasse le bien justement le jour du shabbat. Tout ça parce qu'ils avaient été informés, leur police étant bien faite, que Jésus avait dit que lorsqu'il

mourrait, il serait relevé des morts le 3^e jour. Eux, ils ont soupçonné les disciples de vouloir voler le corps de Jésus pour faire croire que cela était arrivé et tromper le peuple. Si la situation n'avait pas été si dramatique, cela aurait été risible. Les disciples, ils ont eux-mêmes raconté qu'ils s'étaient enfermés dans une maison dont ils n'osaient pas sortir, tellement ils avaient peur d'être arrêtés à leur tour, tellement ils étaient effondrés, déboussolés. Eux, ils n'avaient pas encore commencé à comprendre. Alors vous pensez bien...

Voilà. Je suis Marie de Magdala. Pendant des mois j'ai marché, mangé, parlé et prié avec Jésus. Je l'ai écouté pendant des heures. Il m'a fait revivre. Je l'ai vu de mes yeux faire revivre tant d'hommes, de femmes, d'enfants qui avaient confiance en lui. Un vendredi après-midi il a été torturé, il a été tué, et moi je suis restée assise longtemps, longtemps, devant son tombeau. Mais je vous donne rendez-vous demain, car de cette nuit affreuse, de ce long silence du samedi saint, est sorti la plus merveilleuse des nouvelles. Demain, je vous dirai que même quand nous n'arrivons plus à comprendre ce qui se passe, même quand nous n'osons pas comprendre, même quand nous ne comprenons que confusément, comme moi ce soir-là, oui, Dieu tient toujours ses promesses.

Proposition liturgique

Pas de proposition de cantique pour ce samedi saint. Penser à adapter la prière d'illumination si le conte biblique est utilisé (pas de lecture du texte lui-même).

**Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris**

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr